SCHUBERT. Maurizio et Daniele Pollini, pianos (1 cd DG Deutsche Grammophon, juin 2022)

Deutsche Grammophon publie le dernier enregistrement du pianiste italien qui fut l'un des porte drapeaux de sa marque prestigieuse, Maurizio Pollini. C'est surtout un album réalisé à deux, en famille…

Le père tout d'abord, **Maurizio Pollini** qui depuis l'enregistrement de ce disque (juin 2022) nous a quitté en mars 2024, sait faire crépiter toute la pensée fluide d'un Schubert abandonné à ses rêveries intérieures. Le pianiste offre ici son dernier enregistrement édité par DG Deutsche Grammophon, dans le jaillissement sonore, miraculeux du premier « Molto moderato » qui ouvre **la Sonate D 894** de 1826 ; bientôt contredit par le discours plus heurté et contrasté de l' »Andante » où là encore, la volubilité comme suspendue, aérienne du pianiste enchante et fait émerger dans une liquidité onirique, le dessin de mélodies intactes qui semblent venir de l'enfance.



Puis le fils, **Daniele**, emboîte le pas de l'astre paternel dans les **6 « Moments musicaux »** de Schubert (1823 – 1828) avec une pudeur finement cultivée qui s'avère tout autant nuancée et idéalement rêveuse dans les mouvements intercalaires plus lents (dès l'Andantino n°2 – le mouvement suspendu le plus développé-, où se clarifie l'activité de la vie souterraine, secrète et comme mystérieuse)… énoncée, vécue comme un rituel intime d'une éloquence assumée jusque dans ses moindres accents et nuances – beau contraste avec l'Allegro moderato qui lui succède (n°3). Tout le cycle des 6 moments prépare l'accomplissement du dernier épisode « Allegretto » n°6, – de plus de 8 mn, donc le plus développé, où Schubert exprime un tout autre sentiment : de plénitude et de profondeur, à la fois ample et intime où le pianiste en complicité ténue avec le compositeur, maîtrise l'amplitude que produit les deux dimensions, macro / micro ; il plonge ainsi dans un monde introspectif de plus en plus ouvert et large, sombre mais rassurant. Enfin les deux interprètes jouent le quatre mains le plus bouleversant de Schubert, **la Fantaisie D 940 (1828)** dont ils savent suggérer le chant de l'indicible (y compris dans le – très bref-« largo ») ; et pour chaque variation comme chaque modulation harmonique, les deux funambules relèvent le défi du passage entre inquiétude et impérieuse nécessité, avec un don prodigieux dans l'émergence et le déploiement de chaque motif ; ils en réalisent le jeu architecturé du contrepoint ; la clarté bondissante de la polyphonie, en particulier dans la réexposition « tempo I » qui permet à la fois d'élargir encore la conscience et de refermer le cheminement ainsi jalonné de points de partage et de compréhension qui vont au delà des notes.

Qu’il ait été gravement inspiré par son amour impossible pour la comtesse Caroline Esterházy, Schubert dans la continuité du flux musical fait éprouver toute une expérience sonore et sensitive qui traverse les mondes et les états de conscience grâce au jeu poétique, complice et complémentaire des deux pianistes, père et fils. De sorte que nous tenons là, un superbe accomplissement musical, l’acte émouvant d’une transmission exemplaire.

_____

SCHUBERT. Maurizio et Daniele Pollini, pianos. 1 cd DG Deutsche Grammophon – enregistré à Munich (Herkulessaal), juin 2022. **CLIC de CLASSIQUENEWS** hiver 2024

CD, critique. MAURIZIO POLLINI : CHOPIN (Nocturnes opus 55, Mazurkas opus 56, Sonate opus 58 – 1 cd Deutsche Grammophon – 2018)



CD, critique. MAURIZIO POLLINI : CHOPIN (Nocturnes opus 55, Mazurkas opus 56, Sonate opus 58 – 1 cd Deutsche Grammophon – 2018). Alors que simultanément sort aussi le nouveau et 4è cd du jeune Lisiecki dans un Mendelssohn sans nuance et plutôt linéairement martelé (également édité par DG), voici le « nouveau » Chopin d'un vétéran que l'expérience, le recul, et le bénéfice d'une sensibilité ciselée, elle intérieure naturellement, exaltent, inspirent au plus juste ; le pianiste déploie d'irrésistible arguments. Indiscutable, **MAURIZIO POLLINI** illumine les 7 partitions ici réunies qui semblent comme récapituler une vie dédiée à la réflexion et le sens de la musique. Son cadet aurait mérite d'enrichir ainsi à son écoute, un jeu trop scolaire.

Les Nocturnes font surgir le tragique et l'angoisse d'une âme inquiète et désemparée grâce au toucher et au rubato d'une formulation ronde et précise, nuancée et profonde, comprenant les chants et les contrechants. Chaque réitération sonne comme une blessure pudiquement ourlée ; chaque séquence s'écoule avec un secret, une infinie douceur sombre. Même le second plus ardent, plus conquérant (quoique) resplendit par une tendresse caressante, un moelleux naturel qui enchante et berce. Le travail de l'énonciation, l'architecture qui soigne les galbes et le relief poli des arêtes affirment une maturité et une compréhension saisissante de la langueur de Chopin : langueur mélancolique et aussi furieusement puissante (le rubato à la fois ralenti et magnifiquement articulé).

La respiration élégiaque, enveloppée dans une ouate suspendue de la **Berceuse (opus 57)**, fait elle seule, la magie de ce récital de première inspiration ; où les harmonies se mêlent, s'enlacent, sur un châssis rythmique lui-même suspendu à ce tempo, ralenti, évanescent, désarticulé, articulé… d'une valse

lente. Le jeu des miroitements intérieurs, à plusieurs plans, étagés dans l'espace musical font toute l'ivresse de cette séquence… littéralement magicienne. Du très grand art pianistique. Dans l'énoncé, la projection, la conception poétique, l'écoute intérieure. C'est un Chopin à l'infini pictural, d'un équilibre absolu et d'une paix fondamentale qui se déploie et s'affirme et berce alors. Magistral.

Construite en des contours plus net et tranchés, **la Sonate opus 58** exprime une toute autre activité ; radicale, et puissante, manifestes de cette puissance (certes souvent rentrée) qui électrise le chant Chopinien. Autant de matelas harmoniquement dense, pour que surgisse la sublime mélodie bellinienne du premier mouvement. Charpenté et chantant. Pollini n'oublie dans cette rondeur murmurée, ce galbe toujours souverain, l'aspect « maestoso » de l'Allegro initial. Quelle compréhension naturelle de la texture chopinienne. A la fois viscérale et chtonienne, la fluidité de Chopin, se déploie souple et aérienne dans un flux à l'onctueuse matérialité.



Dans cet épanouissement ultime du premier mouvement, l'agilité souple et caressante du toucher fait oublier la matérialité de la mécanique, comme la frappe des touches ; et que dire de l'élasticité sidérante du second mouvement, plus doux et agile lui aussi : ce ***Scherzo*** atteint une texture pure, au delà de toute matérialité du clavier ; un pur son à la fois moelleux et mordant d'un équilibre idéal. Un tel galbe rehausse l'éclat électrique de l'écriture, son énergie lumineuse et flamboyante dont la fugacité, éperdue, foudroyée (« molto vivace ») contraste avec l'ampleur architecturée du premier Allegro. Belle couleur liquide du Largo, plus droit, objectif, avec des assises graves idéalement énoncées là aussi. Enfin le dernier ***Finale / Presto non tanto*** confirme tout ce que l'on pensait du pianiste

italien chez Chopin : l'énergie de la matière qui crépite et s'embrase en une urgence organique, développe chez Chopin, cette ardeur brillante qui est aussi puissance de feu – un aspect que l'on écarte trop souvent ; concernant Maurizio Pollini, c'est un acrobate et un athlète au muscle intact d'une rondeur caressante, d'une grâce allusive exemplaire qui affirme et la marche tragique et l'effusion pudique d'une déclaration personnelle. En maître de la structure, le pianiste capte et précise le sens et la direction de la digitalité qui s'accomplit : sous la crépitement virtuose du jeu proprement dit (en soi déjà impressionnant), l'interprète marque un cap, cible directement le mouvement essentiel, révélant l'ossature globale. La vision est captivante et sa formulation, scintillante. Magistral récital Chopin : sa sensualité cultive et l'éloquence et l'énigme, en un clair / obscur réjouissant, captivant. Bel oxymore. Mais familier pour ce poète du clavier. **CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2019**.

_____

_____

CD, critique. MAURIZIO POLLINI : CHOPIN (Nocturnes opus 55, Mazurkas opus 56, Sonate opus 58 – 1 cd Deutsche Grammophon – durée : 53 mn, 2018) – CLIC de CLASSIQUENEWS

CD. Maurizio Pollini, piano.

Beethoven : intégrale des Sonates pour piano (8 cd Deutsche Grammophon)



Maurizio Pollini, piano. Beethoven : intégrale des Sonates pour piano (8 cd Deutsche Grammophon). Comme le métier de toute une vie, **Maurizio Pollini** est un cavalier seul qui aborde depuis longtemps en terre aimée, reliefs et traversées toujours inspirant, les Sonates pour piano de Beethoven. C'est l'aboutissement de 40 années d'un travail continu… Travail sur la forme, l'architecture, l'énergie que le grand œuvre dans sa totalité absorbante ne manque pas de susciter d'un regard globalisant, c'est aussi selon les périodes une réflexion sur les moyens de l'interprète pour exprimer le souffle visionnaire et l'extrême modernité de Beethoven. 32 Sonates, 23 Sonates publiées entre 1793 et 1805, à Vienne (puisqu'il quitte Bonn en 1792), composent ici un périple d'une grandeur inventive inégalée, le testament d'un homme bouillonnant et fraternel, intransigeant mais humain et généreux qui fit du clavier, l'instrument expérimental par excellence.



Aujourd’hui septuagénaire (né en 1942), lauréat du Concours Chopin de Varsovie 1960, l’élève de Benedetti-Michelangeli voit ainsi par le disque, la boucle beethovénienne se refermer : terme d’un cycle commencé avec ses débuts et poursuivi jusqu’à présent tout au long d’une expérience de récitals unanimement salués : Maurizio Pollini convainc depuis toujours par son allant, cette allure qui s’appuie sur une très solide technicité. Strict contemporain d’une Argerich (les deux furent proches du maestro Claudio Abbado), Pollini sait varier ses engagements interprétatifs évitant cet intellectualisme froid et distancié qu’on lui attribue à torts : il demeure un artiste sensible, dont les crépitements vont idéalement à Beethoven, y compris pour celui mûr de la fin (opus 111 : lire ci après). Du reste, alors qu’il en a toutes les qualités, Pollini à la différence de Martha Argerich n’est pas un pianiste chambriste : il cultive seul l’art musical devant son clavier. Seul pour la musique.

Le pianiste dirigea Rossini comme chef : l’inventivité et la facétie, comme Mozart et comme Haydn ; voilà qui lui permet de colorer le dernier Beethoven, le plus impressionnant, le plus complexe et difficile aussi (ses fugues qui semblent retrouver la concision inspirée de JS Bach). Mais toujours Pollini y glisse le flux de la vie, le nerf tendu par un indéfectible espoir fraternel. Voilà qui renforce la haute valeur de son intégrale Beethoven : un legs réalisé depuis les années 1970 (juin 1975 pour les opus 109 et 110 du cd 8, c’est à dire les derniers opus) et jusqu’à nos jours (2013 et 2014 pour les opus 31 et 49) avec, -le risque assumé, un goût bénéfique pour les prises live : au fini esthétique de l’interprète maîtrisé, se joint l’intensité de la prise sur le vif et en public.

Un cycle d’enregistrements qui couvre 40 années de travail et de recherche

Beethoven régénéré

Des premières Sonates où Ludwig prolonge l’héritage des Viennois Haydn et Mozart mais aussi les leçons de Clementi, et Dussek… comme dans l’invention et la tension révolutionnaire des trois premières Sonates (1793-1795) où Beethoven frappe par son esprit déterminé, querelleur aussi (il ne manquait pas de déconcerter voire surprendre ses auditeurs), Pollini captive par la clarté et la construction de son jeu. La fougue virile beethovénienne s’entend naturellement dans le jeu parfois âpre d’un Pollini très engagé : la fureur de Beethoven, sa sanguinité conquérante profite à l’interprète capable de prendre tous les risques, mesurés cependant à l’aulne de l’élégance.
La profondeur aussi (largo e mesto en ré mineur de l’Opus 10, -1796-1798), annonçant l’Adagio sostenuto de l’Opus 106…) ; le pathos schillérien de la Grande Sonate pathétique de 1799 (Opus 13), l’immersion bouleversante et tendre des Sonates opus 14 ; l’inventivité formelle des Sonates opus 26 et 27… sont approchés avec une franchise de ton et une suractivité perlée qui captive. Pollini en fait autant de jalons essentiels d’un laboratoire musical et esthétique, au début du siècle (1800-1081) ; ruptures ou avancées, les opus 30 et surtout 31 marquent par leur radicalité nouvelle à l’époque du testament d’Heiligenstadt, combinant cohérence de la structure et frénésie irrépressible. Tout cela fulmine et s’intensifie sous les doigts d’un artiste complet, fougueux autant que rêveur.

A l’époque de l’Héroïque (1803) et de Fidelio I (1804), l’opus 53 inscrit sa marche réformatrice dans la Waldstein (1803),

l’Appassionata (opus 57 de 1803 aussi), sonates symphoniques marquantes par leur ampleur de vue, leur conscience élargie que porte toujours une volonté indéfectible vers l’avenir. Pollini éclaire la pensée continue d’un compositeur en perpétuelle recherche : un Picasso avant l’heure. A l’impétuosité de la flamme inspirée répond un nouvel éventail de trouvailles qui dépasse la stricte matérialité et la mécanique un peu sèche du clavier : l’élévation et le souffle désormais époustouflants dialoguent avec des plongées introspectives d’une profondeur renouvelée Acrobate et poète, conscient des risques encourus, Pollini est capable de vertigineux contrastes.



En 1816, l’opus 101 contemporain des démarches de Beethoven pour récupérer la garde de son neveu Karl (le fils de Caspar mort en 1815), plonge dans d’autres eaux émotionnelles particulièrement intenses et exacerbées : l’écriture fuguée, sévère, dialogue avec une intimité plus allusive et libre. Même stricte construction dans l’opus 106 (1817) où les proportions colossales voire cosmiques sont nuancées par des élans suspendus (Adagio sostenuto) d’une intériorité qui confine désormais à la lumière et l’éblouissement final ; c’est assurément le cas des opus 109 (septembre 1820) et des suivants : en enfant de la Révolution, qui eut sa période napoléonienne (pour mieux renier ensuite le faux libérateur), Beethoven est bien l’héritier des Lumières, fraternel et conquérant : l’arche tendue vers l’avenir de l’opus 111 (deux seuls mouvements récapitulatifs comme des énigmes, janvier 1822), autorise toutes les conjectures et réalise le rêve ardent de Ludwig, dépasser le présent, permettre le futur. Comme une transe progressive, le parcours pianistique tempête et expérimente dans la trépidation de rythmes constamment changeants ; de nouveaux aigus éthérés atteignent l’insondable aux portes de l’ineffable, dans une dématérialité nouvelle dont l’abstraction aérienne et aquatique, constellés de

murmures harmoniquement miroitants, annonce déjà Debussy. C'est l'un des apports de cette intégrale discographique, accomplissements captivants ici réalisés à Vienne en 1977.

Le jeu du pianiste suit le souffle, accompagne chaque respiration de chaque phrase, joue l'expressivité comme un dernier soubresaut : une vitalité ardente, un feu intact que colore à peine l'ivresse éperdue échevelée des épisodes plus retenus (écoutez les dernières tendresses agiles, presque insouciantes de l'opus 49, enregistrées à Munich en juin 2013 et 2014). Pollini / Beethoven, l'équation positive ? Porté par une connivence heureuse, l'interprète sert comme peu l'art de son maître. Le jeu respecte à la lettre l'activité et l'embrasement de chaque partition. La vivacité électrise, l'élégance caresse, la vision convainc. Totalement. Coffret événement. Logiquement **CLIC de classiquenews de janvier 2015**.

Beethoven (1770 – 1827) : intégrale des Sonate spour piano. Complete piano sonatas. Maurizio Pollini, piano. 8 cd Deutsche Grammophon 0289 479 4120 0.

Visitez le site de Deutsche Grammophon et la page déidée à Maurizio Pollini